

## Les résidences d'auteur, qu'ossa donne ?

Raymond Bertin

---

Number 155 (2), 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/77907ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Bertin, R. (2015). Les résidences d'auteur, qu'ossa donne ? *Jeu*, (155), 68–71.

# LES RÉSIDENCES D'AUTEUR, QU'OSSA DONNE ?



La Chartreuse – Centre national des écritures du spectacle, à Villeneuve lez Avignon.

**EN** quoi consistent et à quoi servent les résidences d'auteur, dans les théâtres ou ailleurs, au Québec et à l'étranger? Petite enquête sur un type d'activité dramaturgique qui se répand et se conjugue sous différentes formes.

**Raymond Berin**

Les résidences sont-elles un incontournable pour les auteurs, voire pour les théâtres, qui s'y engagent de plus en plus? *Jeu* a posé la question à des auteurs et à des directeurs artistiques; certains ont répondu par écrit, d'autres de vive voix. Premier constat: il existe plusieurs types de résidences, de durée variable, dans des contextes et avec des objectifs divers<sup>1</sup>. La formule ne requiert pas toujours la présence de l'auteur sur les lieux... et peut exiger bien plus qu'écrire!

1. Par exemple, le Centre des auteurs dramatiques organise des résidences internationales d'écriture, le Playwright's Workshop Montreal, des résidences de traduction, et les Studios du Québec offre aux artistes et écrivains des séjours de six mois dans plusieurs capitales du monde.





*Christine, la reine-garçon*  
de Michel Marc Bouchard,  
mise en scène par Serge  
Denoncourt (TNM, 2012).  
Sur la photo, notamment :  
David Boutin, Céline Bonnier,  
Catherine Bégin et Mathieu  
Handfield. © Yves Renaud

Suzie Bastien (*Le Désir de Gobi, L'Effet Médée...*) a bénéficié de quelque dix résidences. « Il y en a deux sortes, dit-elle. Un auteur est invité dans un théâtre, qui lui offre ses locaux, du soutien dramaturgique, mais il continue à vivre chez lui. C'est la version québécoise. Je l'ai vécue au Trident (2005) et au Théâtre du Nouveau Monde (2013). Puis il y a les résidences à l'étranger, où on est reçu dans un lieu d'écriture, par une structure vouée au développement dramaturgique, pas à la représentation. Comme la Chartreuse, endroit fabuleux où j'ai passé deux fois un mois, à 10 ans d'intervalle. Le festival de Limoges a aussi sa Maison des auteurs, où j'ai résidé trois mois à deux reprises. Ces résidences offrent une grande liberté, du temps pour l'écriture en dehors du quotidien, sans objectif de production, et la possibilité de faire des rencontres. »

Ce à quoi renchérit Dominick Parenteau-Lebeuf (*Dévoilement devant notaire, La Demoiselle en blanc...*), qui a aussi vécu une dizaine de résidences: « Si on sait bien les utiliser, ces lieux sont des édens pour créateurs. Il s'y trouve tout ce qu'on peine à aménager dans nos vies hyperrégénées: temps perdu, temps reperdu, perte de soi, retrouvailles, fulgurances, passions, insomnies créatives, liberté d'errer, etc. » Marc-Antoine Cyr (*Je voudrais crever, Fratrie...*) vit à présent en France, où quelques résidences lui ont apporté un bagage essentiel: « Ça m'a donné une liberté de ton et d'esprit que le carcan quotidien laissait enferrée (autocensure, peut-être?), mais également de nouveaux ancrages dans des réalités que je n'aurais jamais pu visiter autrement: prison, collèges pour allophones récemment arrivés au pays, centres de migrants, et même une école dans un camp palestinien au Liban. »

## DE BOURSES EN PROJETS

Obtenir un séjour en résidence peut tenir du hasard: projet d'écriture ayant emballé un directeur artistique, bourse qui donne de la crédibilité, rencontre déterminante. Il faut parfois faire des pieds et des mains, enchaîner les projets, chercher du financement, car les auteurs sont rémunérés soit grâce à des subventions obtenues par les théâtres, soit par des bourses personnelles de recherche et création. En France, ces bourses sont même souvent un préalable à l'accueil d'un auteur.

Les résidences au sein de compagnies de création, fréquentes au Québec, se distinguent par leur objectif: l'auteur travaille sur une pièce qui sera montée par la compagnie. David Paquet (*Porc-épic, 2 h 14...*), invité par Benoît Vermeulen du Théâtre du Clou, a vécu en 2012 un processus particulier: « L'écriture de la pièce (*Appels entrants illimités*) et la mise en scène étaient élaborées ensemble, explique-t-il. J'assistais aux répétitions, aux réunions de conception, il y avait toujours un aller-retour entre l'écriture comme telle et l'écriture de plateau; ce fut très fécond. »

Fabien Cloutier, lui, s'est vu offrir deux résidences coup sur coup: « Trois ans avant la création de *Billy (Les jours de hurlement)*, Sylvain Bélanger m'a invité à écrire pour le Théâtre du Grand Jour, lance-t-il. Pendant cette résidence, Denis Bernard m'a demandé si je voulais ensuite être en résidence à la Manufacture: j'y ai écrit *Pour réussir un poulet*. Pour ces compagnies, une résidence d'auteur n'est pas juste une façon de remplir son mandat. Le but ultime est de monter le texte. J'ai senti un réel intérêt d'arriver à la production, sans jamais être pressé par le temps: on adaptait le calendrier; si le texte n'était pas prêt, on reportait la production à l'année suivante. Ce mode de création me convient parfaitement. J'aime discuter de ce que je suis en train de faire avec un directeur artistique dont la compagnie s'engage, d'une certaine façon, à produire la pièce. »

## OBLIGATIONS ET CONTRAINTES

Cette formule peut parfois piéger un auteur. Dominick Parenteau-Lebeuf, qui a dû mettre fin à une résidence au sein d'une compagnie pour mésentente artistique, précise: « Je trouve qu'on appelle ces associations des résidences pour ne pas les appeler inélegamment des commandes. D'abord présentée comme un accueil chaleureux et bienveillant où l'auteur est désiré pour ce qu'il est et pour ce qu'il a fait, la résidence tourne lentement mais sûrement en commande quand les choses se concrétisent, et c'est là que ça peut être plus difficile. » Pour Marc-Antoine Cyr, une entente claire au départ permet d'éviter cet écueil: « Les résultats d'une résidence ne sont jamais immédiats, ils doivent mûrir. La compagnie ou la structure d'accueil doit, dans un deuxième temps, choisir de produire le texte, ou pas. C'est une question de désir et de circonstances, qui me semble éloignée de la résidence en tant que telle. »

Lorraine Pintal rappelle que le TNM a profité pendant des années des subventions spéciales du Conseil des arts du Canada pour accueillir des auteurs en résidence: « Une fois ce programme coupé, nous ne sommes pas arrivés à maintenir la cadence. En 2011, afin de souligner le 60<sup>e</sup> anniversaire du TNM, j'ai mis en place la Bourse à la création Jean-Louis Roux (d'une valeur de 5 000 \$), qui a été remise à Michel Marc Bouchard pour l'écriture de *Christine, la reine-garçon* en 2011, à Suzie Bastien pour *Quatre fois Gauvreau* en 2013 et à Christian Bégin pour l'écriture de sa nouvelle pièce en 2015. » Elle précise qu'aucune création n'était garantie au départ, sauf celle de Bouchard, puis réitère l'utilité des résidences: « Le temps offert à l'auteur pour écrire sa pièce est une denrée trop rare, et il est certain que la résidence dramaturgique permet de mieux cerner les enjeux, d'étoffer les personnages et de consolider la structure dramatique. La mise en œuvre d'une pièce au moins 18 mois avant les répétitions est un gage de réussite artistique. »



## À Montréal, la Manufacture fait figure de pionnière en accueillant non pas un mais plusieurs auteurs en résidence [...].

### FORMIDABLES OUTILS DE DÉVELOPPEMENT

À Montréal, la Manufacture fait figure de pionnière en accueillant non pas un mais plusieurs auteurs en résidence<sup>2</sup>, ce que le directeur artistique, Denis Bernard, appelle « l'équipe dramaturgique de la Manufacture » : « Le développement dramaturgique est la pierre d'assise de notre action artistique. » Mieux encore, pour pouvoir rémunérer ces auteurs, son théâtre a institué une formule originale la saison dernière, en mettant 25 ¢ de chaque billet vendu dans un fonds dédié au développement dramaturgique. « De plus, poursuit-il, grâce au don d'un généreux mécène, nous pouvons offrir annuellement une bourse de 10 000 \$ à un auteur en résidence. »

Peu importe la formule, les résidences sont profitables. « Elles inscrivent l'auteur dans une durée, une continuité, estime Dominick Parenteau-Lebeuf. De cette façon, elles sanctionnent son intérêt sur quelques années. Ça donne un élan, une poussée dans le dos. Pour la confiance, c'est très précieux. » « L'auteur n'est plus isolé, ajoute Denis Bernard, le public marche à fond de train dans l'aventure et reconnaît le talent de ses auteurs. » Marc-Antoine Cyr conclut : « Si l'auteur reste isolé, son imaginaire se flétrit. S'il court trop les routes, il se dissipe au vent. Les résidences tiennent lieu, à mon sens, d'escalas organisées. L'expérience est à la fois intérieure et tout ouverte sur des mondes offerts à la découverte. L'écriture y gagne en textures, en parfums, en sensations. Et par extension, le théâtre aussi. » ●

En Europe, les résidences recèlent une difficulté : la nécessité pour l'auteur invité de participer à des activités de médiation culturelle. « Maintenant, en France, insiste Suzie Bastien, un auteur passe 40 % de son temps, soit deux jours par semaine, à donner des ateliers. » Ateliers d'écriture avec des jeunes en difficulté ou des amateurs, lectures publiques, etc., ces activités sont exigeantes. « C'est normal, écrit Marc-Antoine Cyr, certaines structures veulent profiter au maximum de la présence de cet "étranger" »

dans leur lieu et rendre ce passage utile. Mais il ne faut pas oublier l'essentiel : écrire est déjà en soi un travail compliqué, éreintant, mais dont les fruits sont longs à mûrir... donc rares à goûter. » « Le risque de l'éparpillement est très présent, avoue David Paquet, car étant dans un nouveau pays, on veut tout voir et rencontrer tout le monde, surtout si la résidence a lieu dans une métropole. »

*Chaque jour* de Fanny Britt, mis en scène par Denis Bernard (Théâtre de la Manufacture, 2011). Sur la photo : Vincent-Guillaume Otis, Anne-Élisabeth Bossé et Marie Tifo. © Suzane O'Neill

2. Présentement : François Archambault, Fabien Cloutier, Jean Marc Dalpé, Catherine Léger, Jean-Philippe Lehoux, Pierre-Michel Tremblay et Simon Boudreault, auxquels s'ajoute les codirecteurs du Théâtre Qui Va Là.